L'engagement de l'Un dans le regard de l'Autre. Point de vue d'une linguiste

The Commitment of one in the Gaze of the other. A Linguist's Point of View

Roselyne Koren

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5581>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5581

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 271-277

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Roselyne Koren, « L'engagement de l'Un dans le regard de l'Autre. Point de vue d'une linguiste », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 09 octobre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5581> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5581

> ÉCHANGES

ROSELYNE KOREN
Université Bar-Ilan, Tel Aviv
Korenr1@mail.biu.ac.il

L'ENGAGEMENT DE L'UN DANS LE REGARD DE L'AUTRE. POINT DE VUE D'UNE LINGUISTE

Résumé. — Cette contribution aux échanges sur l'engagement des chercheurs a pour fin d'ajouter le point de vue d'une linguiste, analyste du discours. Il s'agit de signaler l'importance d'une donnée préalable que les précédentes interventions n'ont pas soulignée : tout ce qui se dit sur l'engagement est conditionné par la nature hétérogène du langage. Toute mise en mots, de l'énoncé au texte, est soumise à l'interaction et à la régulation d'une parole conventionnelle aux apparences neutres, et d'une parole subjective individuelle innovatrice ; le langage n'a pas seulement une visée informative, il est aussi un mode de vie sociale. Il permet à l'énonciateur d'exercer un pouvoir, d'argumenter, de négocier et d'obtenir la légitimation sociale de ses dires ; prendre la parole, affirment John R. Searle et les défenseurs de la théorie de l'argumentation dans la langue, est un acte d'engagement envers la vérité référentielle. J'essaierai de problématiser la prise de position de Nathalie Heinich en faveur de la « neutralité axiologique » en me référant à cette conception du langage, et de contribuer à la légitimation de la prise de position des chercheurs qui prônent la « neutralité engagée ».

Mots clés. — Langage et engagement, articulation vs distinction de l'analyse descriptive et de l'évaluation éthique, réajustements contextuels du devoir épistémologique de non-intervention.

Je commencerai par un aveu explicite – transparence universitaire oblige... – la lecture de l'ensemble des « échanges » consacrés à l'engagement des chercheurs en sciences sociales, m'inspire un sentiment d'envie. Il y apparaît clairement que l'engagement « axiologique » y est considéré comme un objet de débat légitime et nécessaire et que la « neutralité axiologique » n'est pas perçue comme l'unique option dont dépend l'attribution du droit à la parole et au « titre de noblesse »¹ : « scientifique objectif ». Plusieurs sociologues, historiens et chercheurs en information et communication y parlent de façon directe et naturelle des parcours personnels qui sous-tendent et motivent leurs travaux de recherche ; Érik Neveu, « politiste-sociologue » (2003 : 110), affirme sans la moindre précaution frileuse qu'« une motivation politique, un investissement émotionnel dans les objets de recherche peuvent être, dès lors qu'ils se soumettent aux contrôles du champ, un puissant moteur de découverte » (*ibid.* : 111). Je n'ai pas été habituée à ce genre de métadiscours épistémologique dans mon domaine de recherche : l'analyse du discours et la critique de l'argumentation (école française). Seule la prise de position de Nathalie Heinich (2002) aurait des chances d'y être validée². Aussi paradoxal que cela puisse paraître, à l'heure des théories linguistiques qui considèrent le langage comme un mode de vie sociale et d'action intersubjectif et argumentatif, la plupart des chercheurs en sciences du langage ne problématisent pas la question de leur propre engagement axiologique et, s'ils le font, c'est pour affirmer et réaffirmer que la seule option scientifique valide est la non-intervention. On aura compris que le caractère catégorique de cette injonction est à mes yeux problématique. Je souhaite abonder dans le sens des chercheurs en sciences sociales qui se prononcent en faveur d'une « neutralité engagée » et je vais tenter de justifier ma prise de position et de contribuer, humblement, à la légitimation de leurs argumentaires. Je commencerai par une remarque qui concerne l'ensemble des « échanges », puis je prendrai pour cadre de débat l'article de Nathalie Heinich.

Le langage oublié

Les grands absents de l'ensemble des argumentaires sont le langage et les contraintes de la mise en mots discursive³. Aucun des chercheurs ne rappelle

¹ Cf. N. Heinich (2002 : 118) : « Je n'aime pas beaucoup le qualificatif d'« intellectuel » : non pas par anti-intellectualisme, mais parce que ce qualificatif a le double inconvénient de fonctionner souvent dans nos milieux, comme un titre de noblesse plutôt que comme un descriptif ».

² Il y a ainsi de nombreux points communs entre la position de N. Heinich et celle de Chr. Plantin (1995, 2002), auteur d'ouvrages de référence qui ont pour objet les théories de l'argumentation. Les prises de position suivantes : « suspension du jugement de valeur », « neutralité axiologique », choix de la controverse où s'opposent un discours pour et un discours contre, refus de jouer le rôle d'acteur et décision de ne pas sortir du cadre analytico-descriptif, de remplir la fonction de tiers impartial sont problématisées et validées par le linguiste.

³ N. Heinich recourt au concept d'« énonciation », soit pour distinguer entre « jugement de valeur » et « jugement de fait », soit pour distinguer entre « différents niveaux référentiels » comme « niveau de l'expérience commune » et « niveau épistémique » (2002 : 117, 119), mais cet emploi d'« énonciation » est très éloigné de celui que l'on doit au linguiste É. Benveniste, qui réfère à la subjectivité constitutive inéluctable de la grammaire de la langue.

ce qui devrait pourtant servir de garde-fou ou de déclaration préliminaire au débat : le langage est une forme symbolique arbitraire subjective, marquée au sceau des valeurs des collectivités qui en usent, et de la situation d'énonciation socio-historique qui lui sert de contexte ; certes, il sert à informer, mais encore à influencer et à persuader. Dire, c'est aussi faire dans les situations d'énonciation interactionnelles. Comment, dans ces conditions, le discours du chercheur pourrait-il être « neutre » ? Tout au plus peut-il réguler sa visée de neutralité⁴, tenter de la réaliser le plus rigoureusement possible ; mais la rationalité de ses dires est toujours, entre autres déterminants, le résultat de choix et de contraintes linguistiques subjectifs.

Le recensement du métalangage qui réfère au passage de la neutralité à l'engagement, dans la majorité des « échanges », permet de voir que les auteurs pressentent le fait que le langage n'est pas une structure homogène, mais hétérogène, où interagissent parole anonyme conventionnelle et parole subjective innovatrice. Chacun de nous est contraint de respecter les règles de cette interaction inhérente à la grammaire de la langue et les modalités de leur régulation imposées par les divers genres discursifs ; ce type de structure sous-tend les énoncés de la langue, mais peut aussi servir de cadre, par transposition interposée, à l'agencement textuel. Par exemple, les discours scientifiques et médiatiques attribuent à la composante aux apparences neutres un rôle prédominant ; l'énonciateur doit s'y construire un *ethos* fiable, crédible et apparemment impartial. Il ne s'agit pas, *a priori*, de manipuler l'auditoire, même si l'« abus de pouvoir » (j'emprunte ce terme à Heinrich, 2002 : 119) est un risque éventuel, mais de pratiquer les jeux du paraître neutre, constitutifs de l'élaboration d'opinions consensuelles et de vérités vraisemblables qui ont « le bien commun » et les savoirs partagés pour enjeux. On pourrait donc placer la perception du type d'interaction qui lie la neutralité à l'engagement sous le signe du verbe métaphorique auquel recourt Yannis Thanassekos : « percoler ». Béatrice Fleury-Vilatte et Jacques Walter (2002 : 109) interprètent le verbe en ces termes dans la présentation des « Échanges » : « Le directeur de la Fondation Auschwitz affirme que tout jugement analytico-descriptif se place dans un système interprétatif qui, lui-même, requiert des jugements évaluatifs et normatifs, ce qui met en défaut la volonté de distinction des genres d'intervention ». Nathalie Heinrich, dont l'argumentation en faveur de la distinction de ces genres sert de cadre heuristique à l'ensemble des débats,

⁴ N. Heinrich affirme que « la neutralité n'est pas un fait, une réalité établie », mais « un programme d'action et de jugement », une « visée » (2002 : 121). Elle serait à la fois une valeur, la mise en œuvre de cette valeur et le discours qui en résulte et de fait ce que l'on sait de la construction du sens linguistique confirme cette approche : le sens n'est pas donné, il n'existe pas *a priori*, mais résulte d'une construction dont l'interaction locuteur/allocutaire est le cadre incontournable. Cependant, elle affirme, simultanément, que la « capacité à taire toute opinion personnelle au profit d'une énonciation objective, comme c'est le cas des experts et des scientifiques » (*ibid.* : 122) existe (« énonciation objective » est d'ailleurs un oxymoron : le nom réfère à un acte de prise de parole subjectif). Le mythe de l'objectivisme est toujours profondément ancré dans la conception dominante de la recherche scientifique.

recourt elle-même à une image proche de la procédure de régulation dans l'énoncé suivant : « Ainsi, peut-on observer l'évolution historique de l'idéal scientifique, *sur l'axe continu* allant de l'engagement à la distanciation » (Heinich, 2002 : 122 ; je souligne dans cette citation et dans celles qui suivent). Voici d'autres énoncés qui confirment la présentation inhérente à « percoler » : les historiens « interviennent dans des configurations spécifiques mettant en jeu *des positionnements éthiques et techniques* » (Fleury-Vilatte, Walter, 2002 : 110), « Pour elle [Annette Wieviorka], l'engagement est à *la croisée de différents composants qui associent des contraintes* liées à la discipline, des données professionnelles, un itinéraire personnel. Recherche de la vérité et vision du monde *interfèrent* » (*ibid.* : 111), « cette impossibilité apparaît encore dans les propos d'Annette Wieviorka, non sous une forme clairement explicitée, mais à travers *l'articulation* qu'elle propose entre itinéraire personnel et choix scientifiques » (*ibid.* : 113), « la neutralité axiologique constitue peut-être "*un horizon régulateur, jamais complètement atteignable mais orientant l'activité*" » (Corcuff, 2002 : 184, cité par Fleury-Vilatte, Walter, 2002 : 114). Dans la présentation des échanges du numéro 3 de *Questions de communication*, on trouve les énoncés suivants : « Érik Neveu présente sa biographie en préambule d'une contribution qui *articule* posture et trajectoire » (Fleury-Vilatte, Walter, 2003 : 101), « selon lui, pas plus la neutralité que l'engagement ne sont des postulats immuables : ils sont déterminés par le thème investi et le *degré d'implication* du chercheur » (*ibid.* : 103).

La neutralité engagée, quand même...

À présent, je voudrais problématiser quelques-unes des analyses et des prises de position de Nathalie Heinich. J'aborderai successivement les points suivants : le rôle de tiers solidaire, la question du champ (art, histoire, idéologie, etc.) auquel appartient l'objet de recherche, la neutralité au miroir du langage, la présence de termes axiologiques dans son propre argumentaire, la définition de l'épithète « engagée » qui détermine le nom « neutralité ».

La chercheuse définit le rôle qu'elle souhaite jouer en ces termes : « Faire comprendre aux uns et aux autres » leurs logiques respectives (2002 : 124), « refaire du lien entre des univers séparés », « refaire du consensus là où il n'y a plus que des factions qui s'affrontent ». Pour elle, « Au lieu d'être une fuite hors des préoccupations des acteurs, la neutralité du sociologue est une façon d'entrer autrement dans la mêlée » (*ibid.* : 126). Nathalie Heinich se prononce donc en faveur du rôle de tiers solidaire qui refuse, toutefois, de trancher et d'évaluer la validité des argumentaires des adversaires. Cette position est légitime, mais elle implique qu'il lui sera impossible de rendre compte des enjeux des rapports de force et de la violence verbale, de la mauvaise foi argumentative et de ses paralogismes, bref de tout ce qui constitue, dans une argumentation, des tentatives d'empêcher l'adversaire et l'auditoire de penser et de trancher librement et en connaissance de cause. D'ailleurs, il existe un lien

étroit entre ce point et la question de l'influence du choix du domaine de recherche. Analyser les tenants et aboutissants de la neutralité « engagée », dans un corpus de controverses sur l'art, me semble plus aisé que de les analyser dans un corpus qui traite de questions éthiques puisque la prise de position y dépend de questions de goût. Á cet égard, je souhaite abonder dans le sens d'Annette Wieviorka (2002 : 138, 139) et de Yannis Thanassekos (2002 : 131, 134, 135) ; le chercheur qui analyse une thèse négationniste, confrontée à celle d'un historien de la Shoah, et qui resterait silencieux quant à la pertinence et à la validité de ce genre de face à face où les deux thèses (celle à visée idéologique partisane et celle qui a « le rapport à la vérité » pour objet) sont mises sur le même plan, ou qui s'interdirait d'évaluer les argumentaires en termes axiologiques, permet-il de comprendre les enjeux du débat ?

La procédure qui consiste à « distinguer différentes postures dans ce qu'on nomme l'intellectuel » est éclairante et stimulante sous un angle heuristique, mais préoccupante dès lors que l'on aborde la question du métadiscours critique sur ces « postures »⁵ et de ses liens avec la défense de la « neutralité axiologique ». Ci-dessus, nous avons vu que le langage est une structure hétérogène où la parole conventionnelle anonyme s'oppose à la parole individuelle subjective, mais que l'une relativise, complète et légitime l'autre simultanément. Il y a interaction, entendue, entre autres acceptions, comme procédure de régulation. Si tel est le système formel de l'énonciation, comment un texte pourrait-il neutraliser librement la part de subjectivité inhérente à toute prise de parole ? Pratiquer la rhétorique des effets d'objectivité : donner à un jugement de valeur les apparences du jugement de fait (dire « cela est intéressant » ou « cela m'intéresse » au lieu de « je m'intéresse à »), utiliser la description à des fins argumentatives (la description peut être incitative, elle peut constituer un appel à la compassion ou une évaluation implicite de l'objet décrit) sont des démarches discursives que le chercheur peut être amené à suivre parce que, comme tous les locuteurs de la langue, il parle en partie dans du déjà-parlé et qu'il doit pratiquer le jeu du paraître neutre afin d'obtenir la légitimation de ses pairs... Le plus laconique des rapports peut adresser un appel subjectif axiologique en multipliant les citations alarmantes, les indications chiffrées (je pense, par exemple, à un rapport sur le racisme et l'antisémitisme remis dernièrement au Premier ministre français) et en sélectionnant des illustrations, comme la mise à feu d'une mosquée ou la profanation de tombes, en dépit du fait que la citation, l'indication chiffrée et l'illustration sont considérées par le sens commun comme des bastions de l'« objectivité » discursive (dans le cas des deux premières) et comme des techniques épistémiques.

⁵ « Posture » suggère immobilité, point de vue statique, extérieur à l'interaction. Cette dénomination me semble liée à une conception descriptiviste du langage par des liens essentiels. En effet, celui-ci y est essentiellement considéré comme un moyen informatif de référence aux réalités extralinguistiques. Ce type de point de vue s'oppose à la conception ascriptiviste du langage qui donne la primauté à sa dimension interactionnelle.

Je voudrais également abonder dans le sens de Yannis Thanassekos (2002 : 132) quand il affirme, au sujet du fait que Nathalie Heinrich recourt à des termes axiologiques dans son propre métadiscours : « Je ne crois pas que nous pouvons sortir à si bon compte du caractère auto-contradictoire de toute affirmation bannissant les “jugements de valeur” du discours dit scientifique ». Le chercheur qui a pour objet des textes qui pratiquent l'« abus de pouvoir » (« utiliser une compétence scientifique pour faire passer des convictions politiques ») ou qui font preuve d'« irresponsabilité » (« se désintéresser des usages normatifs qui peuvent être faits de ses analyses »), doit-il renoncer à les intégrer dans son corpus et dissocier l'*ethos* du chercheur « objectif » de celui du sujet d'énonciation qui souhaite rendre compte de l'éthique du discours ? À ce compte, le discours scientifique ne pourrait pas permettre à son auditoire de comprendre et de savoir au nom du devoir de faire comprendre et savoir. Pourquoi ne pourrait-on pas accepter que la visée de la recherche scientifique est l'analyse descriptive distanciée dans les cas, par exemple, où il n'y a pas atteinte malveillante à la dignité d'un homme ou d'un peuple, ni incitation explicite ou implicite à la destruction d'une cible, bref dans les cas où il ne s'agit pas de questions de vie ou de mort, mais qu'il pourrait y avoir des exceptions. On devrait pouvoir complexifier et réajuster les prises de position épistémologiques en fonction des situations d'énonciation socio-historiques et des thèmes abordés.

Nathalie Heinrich (2002 : 124) définit la neutralité « engagée », au moment de conclure, en ces termes : elle « tient à une phase de la recherche à laquelle [...] les chercheurs ne sont pas assez attentifs : celle qui suit la fin du travail ». Celui-ci « devrait inclure l'effet de cette recherche sur les acteurs concernés » ou « épreuve de pertinence ». Ceci revient, me semble-t-il, à déléguer la responsabilité du sujet d'énonciation à son énonciataire. Certes, les théories linguistiques de l'énonciation et les sémantiques pragmatiques affirment que le sens d'un texte n'existe pas *a priori* et qu'il résulte d'un travail de construction nécessitant la collaboration de ces deux « acteurs », mais aucun des deux ne peut déléguer sa part de responsabilité linguistique à l'autre. Si c'est impossible linguistiquement et que le chercheur communique ses analyses par le biais du langage, Nathalie Heinrich est-elle libre de suspendre son engagement axiologique de façon aussi catégorique qu'elle le prétend ?

Conclusion

Les textes de Nathalie Heinrich, et de l'ensemble des auteurs de la rubrique « Échanges », m'ont assurément permis de mieux comprendre mes propres positions : prise de parole ancrée dans le savoir acquis grâce à la linguistique de l'énonciation, à l'analyse du discours et à la critique de l'argumentation qui me permettent de justifier et de « museler » (Wieviorka, 2002 : 138) mes velléités

d'engagement ; pratique délibérée de l'analyse descriptive et/ou critique distanciée dans le plus grand nombre de cas possible, par respect de la liberté de pensée de l'éventuel lecteur et de son droit au désaccord, mais engagement axiologique argumenté explicitement si le ou les textes analysés se livrent à des « abus de pouvoir ».

Références

- Fleury-Vilatte B., Walter J., 2002, « L'engagement des chercheurs », *Questions de communication*, 2, pp. 105-115.
- 2003, « L'engagement des chercheurs (2) », *Questions de communication*, 3, pp. 99-108.
- Heinich N., 2002, « Pour une neutralité engagée », *Questions de communication*, 2, pp. 117-127.
- Neveu É., 2003, « Recherche et engagement : actualité d'une discussion », *Questions de communication*, 3, pp. 109-120.
- Plantin Chr., 1995, « L'argument du paralogisme », *Hermès*, 15, pp. 245-262.
- 2002, « Analyse et critique du discours argumentatif », pp. 229-263, in : Koren R., Amossy R., eds, *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ? L'argumentation dans les sciences du langage*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Thanassekos Y., 2002, « Étude de la mémoire et engagement militant », *Questions de communication*, 2, pp. 129-136.
- Wieviorka A., 2002, « L'historien au risque de l'engagement », *Questions de communication*, 2, pp. 137-143.